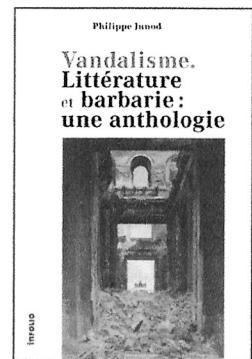


Vandalisme. Littérature et barbarie : une anthologie

Philippe Junod
Gollion : InFolio, 2024
496 pages, ISBN 978-2-88968-103-7, 32 francs



Philippe Junod, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, dresse, pour la première fois avec une telle amplitude thématique et chronologique, une chrestomathie du vandalisme monumental, de l'Antiquité à nos jours. Les textes collectés sont remarquablement contextualisés et la dédicace à Enrico Castelnuovo, Françoise Choay, André Corboz, Georg Germann et Marcel Grandjean situe l'ouvrage dans le sillage de ces historiens de premier plan.

Les diverses facettes du vandalisme (et par conséquent de la protection des monuments) sont thématisées par chapitres : *Prémices et prototypes – Les désastres de la guerre – La défense du patrimoine – Le grand débat sur les restaurations – Modernités – Méditations sur les ruines – Lamento sur Lausanne*.

La guerre est l'une des principales causes de vandalisme, et les exemples abondent. Mais il y a bien d'autres causes. Ainsi, à la Renaissance, l'exploitation des monuments romains pour leurs matériaux vaut à Bramante le sobriquet de *Maestro ruinante!* Le pape Pie II, puis Raphaël, tentent de s'y opposer.

On connaît les dégâts commis sous la Révolution française. L'abbé Grégoire est entré dans l'histoire pour avoir forgé le terme de «vandalisme» (1794), *créant le mot pour tuer la chose*. Puis, sous l'impulsion d'écrivains comme Flaubert, Hugo, Montalembert ou Quatremère de Quincy se développe une conscience patrimoniale qui va susciter la création de musées, d'inventaires, de mesures législatives et d'associations de sauvegarde.

L'invention du patrimoine passe aussi par la réhabilitation du Moyen Âge chrétien, avec des alternances entre le néo-gothique et son rejet. Les voix fortes et parfois contradictoires de Ruskin, Flaubert, Hugo, Montalembert ou Viollet-le-Duc (critiqué à Lausanne par Henry de Geymüller) nourrissent le débat sur la conservation monumentale.

Par ailleurs, un tourisme de la catastrophe prend corps à Paris dans la foulée des démolitions du baron Haussmann, des bombardements de la guerre franco-prussienne, puis

les grands incendies de la Commune en 1871. Théophile Gautier et Edmond de Goncourt définissent une nouvelle «poétique des ruines», Gautier se demandant même si la fascination imaginaire exercée par les bâtiments démolis «n'ajoute pas plus aux édifices qu'elle ne leur enlève».

La spéculation foncière entraîne des destructions à grande échelle, suscitant des pages enflammées de Gabriele d'Annunzio, Emile Zola ou Pierre Loti. Marguerite Burnat-Provins (*Les cancers*, 1905) inclut le paysage dans la notion de patrimoine et milite pour la création d'une «Ligue de la beauté» qui aboutira au Schweizer Heimatschutz, futur Patrimoine Suisse.

Au XX^e siècle, les stratégies de «tabula rasa» du mouvement moderniste poussent à une protection de plus en plus poussée des monuments. À l'opposé, le récent mouvement woke mène aux «dé-commémorations», aux aspersions de peinture, voire au «déboulonnage» de statues déclarées politiquement incorrectes.

En guise de Coda, un *Lamento sur Lausanne* comprend des textes d'Arnold Bonnard, Éric de Montmollin, C.-F. Ramuz ou encore C.-F. Landry. Une liste sélective des démolitions du chef-lieu vaudois, ainsi qu'un historique des mesures de protection complètent ce chapitre.

Enfin, de riches annexes contribuent à souligner la relation entre l'éthique, le culturel et l'écologie. La *Chronologie sélective du vandalisme* est complétée d'un original *Abécédaire des vandalismes*, d'un *Répertoire des lois, conventions, commissions et conférences suisses, françaises et internationales*, et d'une liste des *grandes dates pour les Droits de l'homme*.

Ce livre est passionnant par l'érudition qui a présidé à sa rédaction et par la qualité intellectuelle et littéraire des nombreux textes cités. L'index, de près de mille entrées, en dit toute la richesse.

Paul Bissegger